DOCTEUR

LÉON POINCARÉ

1828-1892

DOCTEUR

LÉON POINCARÉ

1828-1892



Heliog. Dujardin

OBSÈQUES

DE

M. LE PROFESSEUR POINCARÉ

La Faculté de médecine de Nancy vient d'être frappée d'un cruel et nouveau deuil : M. le professeur Poincaré, dont nos lecteurs ont pu apprécier tout récemment encore les qualités d'homme de science et d'écrivain, a été enlevé le 15 septembre 1892, après quelques jours de maladie, à l'affection de sa famille, de ses collègues et de ses élèves. Ses funérailles ont eu lieu le 19 septembre, au milieu d'une foule émue qui avait tenu à rendre au savant éminent, au praticien distingué un suprême hommage. Le char funèbre disparaissait sous les couronnes pieusement déposées par des mains amies comme dernier témoignage d'une respectueuse affection qui survivra à l'homme de bien dont Nancy déplore aujourd'hui la perte.

La Faculté de médecine assistait en robe aux obsèques. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. les professeurs Gardeil, de la Faculté de Droit, Macé et Schmitt, de la Faculté de médecine, Floquet, de la Faculté des Sciences, Cousin, de la Faculté des Lettres, Schlagdenhauffen, de l'École supérieure de pharmacie, par M. Lejeune, de l'Académie de Stanislas, à laquelle appartenait le défunt, enfin par le docteur Vallois, son ancien chef de laboratoire.

Des discours ont été prononcés sur la tombe de M. Poincaré par M. le professeur Bernheim au nom de la Faculté de médecine, par M. le doyen honoraire Benoit, au nom de l'Académie de Stanislas, enfin, par M. le docteur Vallois, au nom de ses anciens élèves.

(Extrait de la *Revue médicale de l'Est*.)

DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

par M. Bernheim

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A LA FACULTÉ

En l'absence de notre doyen, j'ai le triste honneur, au nom de la Faculté de médecine, d'adresser à notre collègue un adieu suprême.

C'est le quatrième deuil qui, depuis quelques mois, nous afflige : c'est le plus douloureux, le plus cruel. Dans toute sa vigueur physique et intellectuelle, promettant encore une longue carrière utile à l'humanité et à la science, Poincaré est enlevé brutalement à l'affection de sa famille, de ses amis, de ses collègues. Il meurt sur la brèche, victime de son infatigable activité, brisé

avant le terme par une vie de sacrifice et d'abnégation.

Émile-Léon Poincaré est né à Nancy le 16 août 1828. Toute sa carrière s'est écoulée dans sa ville natale. Il y fit ses études classiques et y commença son éducation médicale. Il songea pendant quelque temps à embrasser la carrière militaire; nous le trouvons de 1848 à 1850 chirurgien élève à l'hôpital militaire d'instruction de Metz, toujours à la tête de sa promotion. Il termine ses études à Paris, et y soutient en 1852 sa thèse de doctorat sur l'ophthalmie purulente des nouveau-nés. De retour à Nancy, il fut attaché à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie où il remplit successivement les fonctions de chef de clinique et de chef des travaux anatomiques. En 1858, il fut nommé professeur adjoint d'anatomie et de physiologie à la même école. Lorsqu'en 1872, à la suite de nos désastres, la Faculté de médecine de Strasbourg fut transférée à Nancy, Poincaré lui fut attaché comme professeur adjoint de physiologie. En 1874, il fut chargé par la Faculté du cours d'hygiène. En 1879, la création

d'une chaire d'hygiène dont il est resté depuis le titulaire fut la juste récompense de services éminents rendus depuis de longues années à la science et à l'enseignement.

Car, bien que son temps fût absorbé par une nombreuse clientèle que lui valurent de bonne heure ses rares qualités d'homme et de médecin, Poincaré ne négligea jamais les devoirs du professeur pour ceux de la profession.

Travailleur infatigable, il sut, par je ne sais quel miracle, résoudre le difficile problème de mener les deux de front et affirma par de nombreuses publications la singulière fécondité de son esprit.

Ses premières publications ont trait à l'anatomie normale et pathologique et à la physiologie. Je citerai, au hasard, ses recherches sur l'anatomie pathologique et la nature de la paralysie générale, en collaboration avec le Dr Bonnet, la glycogénie justifiée par l'examen des excrétions chez les diabétiques, ses recherches sur l'anatomie et la physiologie de la glande thyroïde et sur l'innervation de cette glande.

Sa principale œuvre, publiée de 1874 à 1876, consiste en trois volumes intitulés : *Leçons sur la physiologie normale et pathologique du système nerveux, et le système nerveux périphérique.* Grâce aux travaux de Longet, de Claude Bernard, de Brown-Séquard, de Schiff, de Vulpian, les fonctions mystérieuses du cerveau, de la moelle, des nerfs étaient élucidées. Poincaré suit avec prédilection, avec passion, les travaux de sa génération, il s'y associe et cherche à appliquer les données acquises à l'interprétation des maladies nerveuses, à édifier la pathologie sur les données de la physiologie expérimentale : œuvre précoce, mais hardie, ingénieuse, et dans laquelle ses successeurs trouveront à glaner toujours des idées utiles et fécondes.

La seconde partie de sa carrière scientifique est consacrée à l'hygiène.

Nul n'était plus apte que notre collègue à cet enseignement, qui, embrassant toutes les conditions de l'existence humaine et toutes les influences qui peuvent agir sur l'organisme, fait appel à toutes les sciences, physique, chimie, bactériologie, clinique, architecture, mécanique,

hydrologie, etc. Doué d'une grande puissance d'assimilation, d'une merveilleuse faculté de conception, d'une mémoire vigoureuse qui conservait tout ce qu'il avait lu, tout ce qu'il avait vu, Poincaré avait acquis dans la vie toutes les notions diverses, encyclopédiques, que réclame cet enseignement : ses cours originaux, pleins de faits, d'idées et de verve attirèrent avec prédilection les élèves et valurent au professeur une grande popularité. Ses deux livres « Prophylaxie et géographie médicale des principales maladies tributaires de l'hygiène », et le « Traité d'hygiène industrielle à l'usage des médecins et des membres du conseil d'hygiène », avec de nombreux mémoires émanés de sa plume intarissable, dénotent une activité d'esprit qui ne s'est jamais ralentie.

Ses rapports sur l'assistance publique, sur la vaccination, sur l'hygiène publique, son historique de la fièvre typhoïde dans les départements de l'Est sont des études aussi remarquables par l'originalité élégante du style que par la solidité du fonds; elles montrent avec quelle conscience le Directeur de l'assistance médicale et du service

d'hygiène départementale, le Médecin en chef des épidémies, remplissait ces délicates fonctions.

La Société de médecine de Nancy, l'Académie de Stanislas le comptent parmi leurs membres; l'Académie de médecine l'élit comme membre correspondant.

Aucune carrière ne fut mieux remplie. Ce que fut le médecin, tous le savent! Avec quelle sollicitude il se sacrifia pour ceux qui avaient recours à ses lumières, cela est écrit dans le cœur de notre population! Jour et nuit, il était prêt, serviteur de l'humanité souffrante! Doué d'une impressionnabilité très vive, un peu inquiète, qui perçait à travers ses efforts pour la cacher, d'un cœur bon et généreux qui trahissait son émotivité à travers une apparence de scepticisme bienveillant, il se dépensait sans compter, il était tout à tous.

Depuis plusieurs années ce surmenage incessant avait entamé sa vigoureuse constitution; il se savait atteint et ne faillit pas un jour à ses devoirs de médecin et de professeur. Il y a quelques semaines, une chute malheureuse occasionna une grave blessure à la tête. Affaibli par une hémor-

rhagie considérable, il ne voulut pas prendre le repos moral nécessaire. Le pouvait-il d'ailleurs avec sa nature ardente, sollicitée par l'activité perpétuelle d'un esprit toujours en mouvement? Son ancienne maladie, qui semblait conjurée, se réveilla grave et menaçante. Il lutta de toute son énergie pour se tenir debout, pour soutenir sa pensée un peu flottante, pour maintenir sa vigueur cérébrale chancelante sous le coup du mal inexorable. Il y réussit pendant quelques jours.

Mais le ressort se brisa brusquement! Et cette grande intelligence est éteinte! Cet esprit sagace et pénétrant n'est plus! Ce cœur généreux a cessé de battre!

Dors en paix, dans ta dernière demeure terrestre, toi qui n'as jamais connu le repos sur la terre! Tu as connu, du moins, le bonheur, le plus grand qu'un homme comme toi ait pu goûter dans son existence : celui de la famille. Une compagne dévouée et digne de toi, un fils, gloire scientifique de notre pays, qui continue à illustrer ton nom, une fille qui porte avec honneur un autre nom, également cher à l'Université! Chère

famille éplorée, puisse la sympathie universelle adoucir l'amertume de vos regrets!

Cher collègue! ton nom sera inscrit avec honneur parmi les plus glorieux de notre Faculté! Ton souvenir restera impérissable au cœur de tes collègues!

Au nom de la Faculté de médecine, je te dis un éternel adieu!

DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM DE L'ACADÉMIE DE STANISLAS

par M. Benoit

DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES

L'Académie de Stanislas perd aujourd'hui un des plus beaux fleurons de sa couronne, et ressentira longtemps le vide douloureux que la mort vient de faire dans ses rangs.

M. Poincaré nous appartenait depuis 1862. En 1872, comme Secrétaire annuel, il nous présentait le plus intéressant compte rendu de la situation, des travaux, des acquisitions et des pertes de l'Académie pendant l'année néfaste que nous venions de traverser; et en 1876 il devenait notre Président annuel.

Chaque année l'Académie pouvait se glorifier, non seulement des curieuses études que M. Poin-

caré lui adressait, ou insérait dans nos Mémoires, mais encore de la réputation croissante du savant, de ses succès, et de l'honneur qui en rejaillissait sur elle.

Aujourd'hui, en l'absence de M. Guyot, notre Président actuel, l'Académie en deuil m'a délégué le pieux devoir de déposer en son nom, sur la tombe du confrère, que nous venons de perdre, l'hommage de ses regrets. Devoir suprême, que ma vieille amitié a accueilli avec empressement.

Je ne dirai pas ici les travaux par lesquels notre éminent confrère a conquis dans le monde de la science une place si considérable. J'ai laissé à ses collègues de la Faculté de médecine cette tâche qui exige des juges compétents. Je rappellerai seulement que M. Poincaré, avec son esprit si actif, si curieux, si pénétrant, fut un des premiers à entrer dans la voie originale ouverte par Claude Bernard aux études physiologiques qui devaient renouveler de fond en comble la médecine moderne. Émule de Blondlot, il ne tarde pas à se signaler comme lui par d'importantes recherches sur les mystères de la vie. Chaque année

amène une découverte nouvelle. Son ouvrage sur le Système nerveux est une des conquêtes les plus notables de la physiologie moderne.

Mais le savant fut en même temps le praticien le plus actif et le plus dévoué. Tout ce trésor d'études qu'il a amassé, il a hâte de l'employer à la santé publique et à l'hygiène des classes ouvrières. Car, en même temps qu'il a pour clientèle la moitié de notre ville, il a toujours réservé une grande part de ses soins et de son cœur aux classes laborieuses et déshéritées, vivant dans des réduits malsains et des professions dangereuses. Il leur prodigue sa sollicitude, ses visites, ses conseils. Les humbles, les petits, les pauvres ne sont pas ceux qui ressentiront le moins la calamité publique de sa perte.

Comment pouvait-il cependant suffire à cette tâche compliquée du praticien, du professeur et du savant, qu'on rencontrait partout à la fois? Quant à nous, nous ne pouvions assez admirer cette activité merveilleuse. En allant d'un quartier à l'autre, il médite, il travaille encore, il amasse des matériaux. Dans les courts répits de sa journée,

il note ses observations, rédige ses cours, corrige ses épreuves. Il suffit à tout; et au lit du malade, il apporte un esprit attentif et libre, un intérêt affectueux, comme s'il n'avait nul autre souci. Avant tout il était bon. C'était un cœur d'or, égal à son intelligence. Aussi quel vide douloureux il laisse dans notre ville et quels regrets! Quelle perte aussi cruelle qu'inopinée!

Qui de nous, en le voyant encore naguère si vaillant, si fort, si présent partout, ne se flattait de l'espérance de le conserver encore longtemps? Qui de nous n'admirait cette vie puissante et généreuse, couronnée par tant de succès? Qui ne pensait avec bonheur à la vieillesse heureuse qui lui semblait réservée, avec la dévouée compagne que Dieu lui avait donnée et entouré de ses enfants si dignes de lui, et dont la carrière avait comblé ses plus hautes ambitions? — Mais son activité même l'a dévoré. Il était incapable de repos; et quand il s'était procuré à grand'peine quelques semaines de loisirs, avide de voir, d'apprendre, d'agir, il s'élançait avec une impatience juvénile dans les voyages les plus lointains.

Récemment il avait voulu contempler l'éruption de l'Etna ; il en est revenu comme blessé à mort.

Ce fut au moins pour lui comme une suprême consolation que la saison des vacances eût alors groupé autour de lui et de leur bonne mère si désolée, tous ses enfants, l'orgueil et la joie de sa vie. C'est au milieu d'eux qu'il s'est éteint, soutenu et fortifié par les sacrements de l'Église. Lui, qui, en assistant ses malades en péril, avait tant de soin de prévenir leur famille que c'était désormais au médecin des âmes qu'on devait s'adresser, il ne pouvait manquer de consacrer ainsi, en finissant, sa noble et généreuse vie. Que ce souvenir soit pour sa famille, et pour nous tous, une consolation, un exemple, et comme un dernier trait ajouté à la physionomie de cet homme si distingué et si excellent.

DISCOURS

PRONONCÉ

par M. le Docteur Vallois

Au nom de ses anciens élèves, je viens adresser, du fond du cœur, à notre cher et excellent maître, un dernier adieu. Je ne rappellerai pas comment, grâce à la clarté de son enseignement et à son talent de bien dire et d'exposer les choses, il attira autour de sa chaire un nombreux auditoire, qu'il sut toujours intéresser à une science qui, jusqu'alors, avait été négligée. S'il est permis à un ancien élève de faire l'éloge de celui qui fut longtemps son maître, je dirai que M. Poincaré a été un professeur modèle. D'une exactitude exemplaire, malgré l'écrasante fatigue d'une clientèle nombreuse, il ne comptait ni avec ses autres

occupations, ni avec sa santé, quand il s'agissait de son enseignement : il le mettait au-dessus de tout. Mais les qualités qui le faisaient surtout aimer de ses élèves étaient sa grande bienveillance, son accueil toujours si sympathique, son affabilité extrême, son zèle constant à être utile.

Ce deuil est particulièrement pénible pour ceux qui eurent l'honneur d'être plus directement en relation avec lui : ils n'oublieront jamais le temps passé avec leur maître dans ce laboratoire créé par lui et où son souvenir restera longtemps vivant, et garderont éternellement la mémoire de celui qu'ils ont perdu.

LISTE

DES PUBLICATIONS

FAITES

Par le Professeur Léon Poincaré

1° De l'ophthalmie purulente des nouveau-nés (*Thèse de doctorat*, 1852).

2° Compte rendu des travaux de la Société de médecine de Nancy (1857-1858).

3° Recherches histologiques sur la structure des reins de la rousse (*Extrait des Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1863).

4° Sur les tumeurs dites perlées (*Communication à la Société de médecine*, 1863).

5° La Glycogénie justifiée par l'examen des excrétions chez les diabétiques (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1863).

6° Étude physiologique sur le magnétisme animal (*Discours de réception à l'Académie de Stanislas*, 1865).

7° Sur l'action toxique de la Delphine. En collaboration avec M. Alphonse Magnien.

8° Tumeur congénitale de la région sacro-périnéale (*Compte rendu de la Société de médecine*, 1866).

9° Documents pour servir à l'histoire de la Thyroïde, 2 fascicules (*Compte rendu de la Société de médecine,* 1870).

10° Rapport à l'Académie de Stanislas pour l'année 1870-1871.

11° Note sur l'innervation de la glande thyroïde (*Journal d'anatomie et de physiologie,* 1875).

12° Recherches sur l'anatomie pathologique et la nature de la paralysie générale. En collaboration avec M. Bonnet (1876).

13° Réponse aux récipiendaires à la séance publique de l'Académie de Stanislas (1877).

14° Contribution à l'histoire de la Thyroïde (*Journal d'anatomie et de physiologie,* 1877).

15° Physiologie normale et pathologique du système nerveux, 3 volumes, 1877 (Nancy, Berger-Levrault et Cie. Paris, Baillière).

16° Observation de grossesse extra-utérine (*Revue médicale de l'Est,* 1877).

17° Recherches sur les effets du sulfure de carbone (*Archives de physiologie,* 1879).

18° Sur les dangers de l'emploi de l'alcool méthylique dans l'industrie (*Note à l'Académie des Sciences,* 1878).

19° Sur la présence dans le sang et les tissus sous forme sphéroïdale, de certains liquides non miscibles à l'eau et ayant pénétré par la voie pulmonaire (*Annales d'hygiène,* 1879).

20° Sur les effets des exhalations de l'essence de térébenthine (*Revue d'hygiène,* 1879).

21° Sur les effets des vapeurs de nitrobenzine (*Revue d'hygiène,* 1879).

22° Le congrès d'hygiène de Turin (Lettre adressée à la *Revue médicale de l'Est*).

23° Recherches sur les conditions hygiéniques des matériaux de construction (*Annales d'hygiène,* 1882).

24° Prophylaxie et géographie médicale, avec cartes. Un volume (Paris, Masson, 1884).

25° Recherches expérimentales sur les parfums artificiels employés par les confiseurs et les liquoristes. En collaboration avec le Dr Vallois (1884).

26° Recherches expérimentales sur la valeur nutritive des poudres de viande (1885).

27° Traité d'hygiène industrielle. Un volume (Paris, Masson, 1886).

28° Influence du travail professionnel sur le pouls et les phénomènes mécaniques de la respiration (*Communication au Congrès de l'Association pour l'avancement des sciences*, session de Nancy, 1886).

29° Recherches expérimentales sur l'action toxique des conserves (*Revue d'hygiène*, 1888).

30° Les égouts de Nancy (*Revue d'hygiène*, 1889).

31° Recherches sur la valeur nutritive des farines de meules et des farines de cylindres (*Annales d'hygiène publique*, 1889).

32° Historique de la fièvre typhoïde dans les départements de l'Est (*Revue médicale de l'Est*, 1891).

33° Historique de la fièvre typhoïde dans les départements de l'Est (*Revue médicale de l'Est*, 1892).

34° Rapports annuels sur le service départemental de l'assistance publique et de la vaccine.

Nancy, Imprimerie Berger-Levrault et Cie.